

Chapitre 2, Logique particulière

Contenu

Chapitre 2, Logique particulière.....	155
1 Glossaire.....	156
1.1 Le concept	156
1.1.1 Le concept (contenu/taille)	156
1.1.2 Antonomasia (changer le nom).....	160
1.1.3 Universalia	161
1.1.4 Limites de la physique	162
1.1.5 "Privé" ou "certains" (pas tous / même tous).....	164
1.1.6 Termes abrégés par des symboles.....	166
1.7. Cette particule résume.....	168

Le schéma de la logique traditionnelle : l'organon.

Nous suivons la classification d'Aristote, *Organon*, qui signifie en grec "outil" ou "méthode". Son Organon est toujours considéré comme une introduction à la logique. Cet ouvrage comprend

(a) des textes introductifs sur ce qu'il appelle les "catégories" (un ensemble de concepts fondamentaux collectifs) et sur ce qu'il appelle l'"interprétation" (son terme pour "jugement") ;

(b) les première et deuxième analyses (qui traitent de la preuve, de la définition et de la classification des concepts ainsi que des principes fondamentaux).

De nombreux points de nature logique sont abordés par Aristote dans ses écrits métaphysiques, dans son exposé de l'âme et dans ses ouvrages éthiques.

(c) Dialectique. Il s'agit de la troisième section de l'Organon, qui comprend une section principale, les thèses (sur les platitudes) et une discussion sur les sophismes. Chez Aristote, "dialectique" signifie débattre de la science" (comme dans le cas de Socrate.). Elle enseigne la réflexion et la mise à l'épreuve. Les données sont des "ta endoxa", des opinions communes. L'essentiel est de discuter du pour et du contre. On apprend à s'attaquer aux problèmes en vue de parvenir à une véritable "science".

Rhétorique. O. Willmann, *Abriss der Philosophie*, Wien, 1959-5, 16ff, à juste titre et dans l'esprit d'Aristote : "Une branche annexe de la dialectique, qui n'en est pas très éloignée, est la rhétorique. Une branche secondaire de la dialectique, qui n'en est pas très éloignée, est la rhétorique, qui parle de la manière dont le raisonnement agit sur le sentiment et la volonté.

Note : La rhétorique, un temps abolie au 19ème siècle, connaît depuis plusieurs décennies une réactualisation sans précédent. En effet, beaucoup de ce qui se présente comme acquis ou prouvé, s'il est pris au pied de la lettre, ne relève que de la "propagande" ou de la "publicité", et n'est rien d'autre.

Willmann, Dans son ouvrage intitulé "Le processus de la pensée", Aristote dit : "L'entrée analytique dans le processus de la pensée permet de rendre compte de ses différentes étapes (...). Dans l'exposé de ses points d'enseignement logiques, Aristote aborde l'"exactitude" des mathématiques d'une manière telle que Leibnitz en est convaincu. L'"exactitude" des mathématiques de telle sorte que Leibniz, en 1696, a pu dire : "Je ne sais pas ce qu'il en est. en 1696, a pu dire : "Il a été le premier à écrire mathématiquement en dehors des mathématiques". Il n'est donc pas surprenant que certains penseurs d'aujourd'hui revalorisent la logique d'Aristote ou plutôt l'ensemble de son Organon, dialectique comprise et non sans "ce qui n'en est pas loin", la rhétorique. Après tout, la logique, la dialectique et la rhétorique couvrent une grande partie de tout ce qui est "penser" et "raisonner".

1 Glossaire

1.1 Le concept

1.1.1 Le concept (contenu/taille)

Exemple bibliographique : Ch. Lahr, *Cours de philosophie, I (Psychologie, Logique)*, Paris, 1933-27, 491/496 (L' idée et le terme). Définition. Une notion (notion, concept) est la réalité dans la mesure où elle est donnée dans notre esprit.

Remarque : dans ce cours, nous limitons le terme "idée" au concept platonicien.

Concept / terme. "Une jeune fille" est constitué de trois "termes" grammaticaux mais n'est qu'un seul terme logique (qui peut être constitué d'un pluriel de mots ou de caractères de toutes sortes). Cependant, "a", "jeune" et "fille" sont logiquement trois termes partiels.

Contenu du concept et portée du concept. (3.1) Le contenu du concept (latin : *comprehensio*, *complexus*) est l'ensemble des caractéristiques (propriétés) - contenus de connaissance ou *formae* - qui constituent collectivement un contenu de connaissance ou "concept". La portée du concept (latin : *extensio*, *ambitus*) est ce à quoi le contenu "s'applique", c'est-à-dire ce que le contenu présente.

Taille distributive et taille collective. Platon en parlant de "stoicheiosis" (doctrine des ordres ; latin : *elementatio*), fait la distinction entre "tout" (distributif) et "entier" (collectif).

La scolastique médiévale (800/1450) parle de "omne" et de "totum" (au singulier) ou de "omnes, omnia" et de "cuncti, cuncta" (au pluriel) ou de "compréhension distributive" et de "compréhension collective". On parle de "collection" d'une part et de "système" d'autre part (ou d'"ensemble" et de "système"). Ainsi : "jeune fille" signifie l'ensemble de l'être d'une jeune fille (collectif) ; "toutes les jeunes filles" signifie l'ensemble auquel le contenu se réfère (distributif) ; "l'ensemble (le monde) des jeunes filles" signifie la cohésion des jeunes filles entre elles (collectif). En d'autres termes : deux fois collectivement (individuellement et en groupe) et une fois distributivement

Rapport "contenu/taille". Prenons l'exemple de la "jeune fille".

(1) Si le mot "jeune" est supprimé, "une fille" désigne beaucoup plus de filles (en fait, toutes les filles).

filles).

(2) Si l'on ajoute "riche" - "une jeune fille riche" - l'expression désigne beaucoup moins de filles (à savoir, toutes les jeunes filles riches). Conclusion : le contenu est inversement proportionnel à la taille. Plus le contenu est spécifié, plus la taille est réduite. Et inversement, plus le contenu est petit, plus la taille est grande.

Concept classique et romantique. Le concept singulier est si riche en contenu qu'il se réfère à une seule instance, qui en constitue toute la portée. En logique classique, traditionnellement, un concept est toujours un concept général ("universel").

Ch. Lahr S.J., *Cours de philosophie, I (Psychologie.Logique)*, Paris, 1933-27, 537, exprime ce point de vue scolastique : "Non datur scientia de individuo", concernant le singulier (l'individu), aucune science n'est disponible. Car "omne individuum ineffabile", tout ce qui est singulier ne se prête pas à des formules générales. La variété illimitée (synchronique) et le changement tout aussi illimité (diachronique) des données dans le monde réel qui nous entoure empêchent de construire une "science" universellement valable sur le varié - le changeant.

Conséquence : les sciences telles que l'histoire et la géographie, qui visent essentiellement l'individu (et le développement), se limitent à une sorte de réseau d'énoncés généralement valables. Elles sont - pour utiliser un terme récent - "nomothétiques" ("nomos" = loi générale ; "thesis" = rédaction), c'est-à-dire qu'elles formulent des "lois" applicables à une pluralité de paysages (géographie) ou d'événements (histoire), par exemple. Par exemple, il n'y a qu'une Belgique et qu'un Napoléon. Au conjugué, il s'agit tout au plus d'une sorte d'"art" (représentant l'individuel (et l'évolutif)) mais pas d'une "science" (représentant l'universel).

Cependant, le *romantisme* (1790+) a également défini le concept comme celui qui représente l'unique et le développement, en plus du concept classique. Ainsi, l'histoire et la géographie peuvent être considérées comme une "science idiographique". L'être (c'est-à-dire ce par quoi quelque chose - dans ce cas, quelque chose d'individuel - diffère du reste de l'être ou de la réalité) est, pour le romantisme, avant tout l'être singulier, qui doit être reflété dans un concept singulier, qui à son tour peut faire l'objet d'une définition singulière. *Idios*, en grec ancien, signifie "singulier" ; "grafia" signifie "représentation" ; corollaire : l'idiographie est la représentation de l'individu.

Par ailleurs, ce que l'on appelle une "monographie", c'est-à-dire une étude sur quelque chose de singulier, est essentiellement idiographique.

La définition de l'échantillon bibliographique unifié : H. Pinard de la Boullaye, S.J., *L'étude comparée des religions, II (Ses méthodes)*, Paris, 1929-3, 509/554 (*La démonstration par convergence d'indices probables*). Ce texte est l'un des très rares textes sur notre sujet.

Là encore, la règle de définition est la suivante : a. l'ensemble du donné ; b. uniquement l'ensemble du donné (délimité par rapport au reste). En l'absence d'axiomes (définitions générales), on se rabat sur des caractéristiques uniques, mais de manière à les accumuler (méthode cumulative) jusqu'à ce que l'on soit sûr que l'essence de l'individu donné et seulement son essence sont représentées.

Dans cette énumération de caractéristiques qui se fait de manière inductive, le nom propre est en effet très particulier, car c'est la seule "propriété" qui peut ne pas être universelle. On le voit : on définit en énumérant jusqu'à ce que l'unique devienne distinguable. Par exemple, il n'y a qu'un seul Anvers ; il n'y a eu qu'un seul Napoléon ! On peut faire de nombreuses généralisations sur ces deux singularités, mais la science nomothétique parle-t-elle du véritable Anvers et du véritable Napoléon ?

En science, nous nous référons à la méthode de l'ADN qui permet de définir précisément un être humain sur une base biologique et génétique.

Une application. -

(a) forma (forme de la créature. Nom de l'espèce) : femelle.

(b) 1. Figure (vue) : très belle ; 2. nom propre : Roxana ; 3. origine : fille d'Oxartes, satrape (sorte de gouverneur) du 'basileus', le prince de Perse (c'est ainsi que les Grecs anciens

appelaient le roi de Perse) ; 4. région de naissance : Baktrianè (une région de la Perse de l'époque (+/- Turkestan / Iran / Afghanistan) ; 5. lieu : Asie centrale ; 6. Moment(s) : - 327 Roxana épouse Alexandre III (le grand : -456/-323 ; fondateur d'un empire macédonien - oriental, source de la culture " hellénistique " (= grecque tardive)) ; En - 319 elle part pour Epeiros (latin : Epire) avec la mère d'Alexandre. En -316, elle est emprisonnée par Kas(e)andros (latin : Cassandre), prince de Macédoine (Macédoine, au nord de la Grèce), et assassinée en -310.

Voici l'"interprétation" du schéma qui permet de construire une définition d'un personnage de l'histoire humaine. Ici, une définition doit représenter l'ensemble défini ("globalement") et seulement le défini ("exclusivement").

Différence de circonstances. On a prêté attention à deux séries :

- distributive ou des ensembles concernant "singulier / privé / universel" ("un seul / certains (certains) / tous (possibles)");
- collectif ou lié à des systèmes : "une pièce/plusieurs pièces/toutes les pièces" ("une partie/quelques pièces/le tout").

Note : L'ontologie (théorie de la réalité) possède son propre type de concepts, à savoir les concepts "transcendants". Ce terme "transcendantal" ne doit pas être confondu avec le terme "transcendant" qui, comme nous l'avons déjà mentionné (10.1), est kantien et signifie "critique", c'est-à-dire qui remet en question la métaphysique traditionnelle.

Les notions transcendantales se réfèrent à toutes les réalités possibles et à toute la réalité. Ainsi : "être(s)", "réalité" (au moins au sens strictement ontologique), "unité", "vérité", "valeur (bonté)". Nous y reviendrons plus tard, bien entendu.

L'arborescence de Porphyre de Tyr (233/305 ; théosophe néo-platonicien) se présente comme suit : l'être est soit incorporel, soit matériel ; le matériel est soit inorganique, soit organique ; l'organique est soit végétal, soit animal ; l'animal est soit dépourvu de raison, soit doué de raison. En effet, l'Antiquité classique définissait l'homme comme "un animal doué de raison". Immédiatement, on constate à nouveau que plus le contenu conceptuel s'enrichit, à partir du concept d'être qui tolère tous les ajouts possibles, plus la portée conceptuelle s'appauvrit et ne représente qu'une partie décroissante de la réalité globale.

1.1.2 Antonomasia (changer le nom)

Exemple bibliographique : G. et I. Schweikle, *Metzler Literaturlexicon*, Stuttgart, 1984, 19 (Antonomasie). Avec ce terme, nous sommes dans le domaine des périphrases (descriptions) qui remplacent un terme dans un texte par un terme lié au sens, et ce en vertu d'une similitude ou d'une cohérence. Il s'agit des tropes : métaphores et métonymies ainsi que des synécdoques métaphoriques et métonymiques (2.4).

Synecdoque et antonomase. Sur la base de la similitude ou de la cohérence, on "dit" un terme mais on "signifie" un terme lié au sens.

Paradigme. Dans le même texte, "l'étoile du soir" et "l'étoile du matin" sont toutes deux utilisées pour nommer la planète Vénus. C'est ce qu'on appelle l'"antonomase" ou l'emploi d'un nom alternatif. Motif : le fait que Vénus soit tantôt perçue comme une étoile du soir, tantôt comme une étoile du matin, indique que sa course englobe les deux phases. C'est la cohérence de la course de Vénus qui permet de la désigner tantôt comme "l'étoile du soir", tantôt comme "l'étoile du matin". On "dit" "l'étoile du soir", par exemple, mais on "veut dire" Vénus. L'antonomase est une sorte de synecdoque ou de co-signification (2.4). En vertu de la ressemblance avec les étoiles, on appelle métaphoriquement la planète lumineuse Vénus aussi étoile du matin ou du soir, et non pas par exemple planète du matin ou du soir.

Typologie. Il existe deux types principaux.

(a). **Changements de noms en appel.** Les spécimens marquants d'une collection donnent lieu à des changements de noms. Parce qu'Eve, la figure féminine biblique, est une figure remarquable, une femme est appelée "une eva". Parce que Judas l'apôtre qui a trahi Jésus a trahi Jésus, est notoire, on appelle un traître "un judas". Parce que Casanova est connu pour être un coureur de jupons, on appelle un coureur de jupons "un casanova". La similitude est la raison.

(b). **Les personnages changent de nom.** Jésus a pour caractéristique d'être le Sauveur. Conséquence : dans le même texte, on remplace son nom par " le Rédempteur ". Car à son parcours appartient le fait qu'il est le sauveur. Agamemnon est le fils d'Atreus. C'est un Atride. Son nom personnel, dérivé du père, son nom d'échange patronymique, est "l'Atride" dans la poésie d'Homère. L'un des rôles du dieu suprême romain Jupiter était d'être, en tant qu'origine mythique, "le Père des dieux et des hommes". Ce terme composé est son nom de changement. La cohésion en est la raison.

Note : Depuis que G. Frege (1848/1925) a écrit *Sinn und Bedeutung* (1892), les logisticiens font la distinction entre "Sinn", c'est-à-dire le contenu connaissable, et "Bedeutung", c'est-à-dire le fait singulier qui présente ce contenu connaissable. le contenu connaissable, et la "Bedeutung", c'est-à-dire le fait singulier qui présente ce contenu connaissable. Frege a traité du langage antonomastique ou synecdochique. Il tente d'établir les conditions de vérité d'une proposition sous la forme "S = M". En clair : "L'étoile du soir (S) est (=) l'étoile du matin (M)". Pour rendre compte de la vérité de cette phrase, il faut d'abord savoir que Vénus est à la fois l'étoile du soir et l'étoile du matin. Cette connaissance - "information" - est exprimée (d'une manière discrète) dans la phrase "L'étoile du soir est l'étoile du matin". Au passage : de tels énoncés sont logiquement appelés "énoncés d'identité", où "identité" se réfère au fait qu'un pluriel de noms se réfère à un seul fait (identique) ("s'y réfère"). Ici, le terme "identité" n'a pas le sens qu'il a dans l'axiome d'identité.

Note : Ne pas confondre ce langage avec celui de la logique naturelle, car le contenu conceptuel "étoile du soir" ou "étoile du matin" ne se réfère qu'à un champ conceptuel limité, à savoir Vénus en tant qu'étoile du soir ou étoile du matin. Ces deux contenus "différents" renvoient à deux dimensions "différentes". Elles ne sont pas identiques, même si elles appartiennent à la même Vénus.

1.1.3 Universalia

Nous nous en tenons à ce terme latin parce qu'il a prévalu pendant des siècles, mais il pose en même temps le problème principal, à savoir : "Quelle est la raison sur laquelle nous nous appuyons pour parler en termes généraux - universels ? Il n'y a pas de logique sans universaux.

Le raisonnement de Sextus Empiricus. Ce médecin et philosophe grec de l'Antiquité est l'un des principaux représentants de ce que l'on appelle le "scepticisme". Il faut bien comprendre le terme : le "scepticisme" ne signifie pas que l'on "doute de tout", mais plutôt que l'on doute de ce qui n'est pas directement donné. On s'en tient strictement au "phénomène". C'est pourquoi le scepticisme est toujours aussi une sorte de "phénoménisme" (ou "phénoménalisme"). On ne sait pas exactement quand Sextus a vécu, mais on calcule, compte tenu de ce que l'on sait de ses contemporains, qu'il a vécu à la fin du IIe siècle ou au début du IIIe siècle.

Certes, Sextus met l'accent sur le singulier et le privé - au détriment de l'universel - et souligne en même temps la différence et l'écart entre les faits de notre expérience et la compréhension universelle. Voyez comment il raisonne dans ses esquisses pyrrhoniennes.

Sextus sur l'induction. L'induction consiste à s'appuyer sur des phénomènes singuliers et privés pour en déduire l'universel. Ce qui est une généralisation. Pour Sextus, il s'agit de "dogmatisme", qu'il qualifie de "croyance".

Dilemme : soit on teste tous les cas, soit on ne teste pas tous les cas.

(1) Tester tous les cas résumés dans un universel (singulier des universels) est impraticable puisque - sauf pour des inductions sommatives très limitées - les cas singuliers et privés sont "infinis" en nombre.

(2) Il est possible de ne pas tester tous les cas, mais de laisser les autres en suspens. Conclusion. Dans les deux cas, l'induction n'a pas de raison suffisante et n'est pas une preuve totalement concluante - Aristote Aristote dirait "apodictique" - une preuve.

Note : On peut voir que Sextus se concentre sur la nature sommative de l'induction (et en ce sens, il est aristotélicien car l'"induction" (sans plus) est pour Aristote l'addition). En cela, dans la mesure où il argumente, on ne peut pas lui donner tort. Ce qui nous amène à deux types d'universaux :

(1) il existe des universaux qui reposent sur le test de strictement tous les cas, c'est-à-dire sur une induction sommative qui n'est possible que dans la mesure où elle traite d'un nombre fini de phénomènes (cas) qui sont à la portée de notre capacité de test ;

(2) il y a des universaux qui n'ont pas d'induction sommative et qui sont donc universels au mieux d'une manière hypothétique. Quiconque parle d'"universaux" sur cette dernière base - dans les lois naturelles, par exemple, ou dans les lois sociales - parle de manière axiomatique en ce sens qu'il parle d'une manière qui n'est pas totalement testée et qui présuppose donc des hypothèses. En effet, on ne sait jamais avec une certitude absolue - et c'est ce que Sextus veut dire - si, dans les cas non testés, aucune "falsification" (cf. K. Popper, voir plus loin 4.1.4.1) n'est possible. voir plus loin 4.1.4), c'est-à-dire des réfutations, qui rendraient l'"universel" non universel.

Note : Ces exceptions seront examinées ultérieurement.

1.1.4 Limites de la physique

La physique, en particulier parce qu'elle opère mathématiquement - expérimentalement, est une science fondamentale. Elle est aujourd'hui définie comme la science de la "nature" (entendue comme matière) sur la base d'une méthode "opérationnelle" (P.W. Bridgman, *The Logic of modern Physics*). Pendant des siècles, elle a testé une partie de la nature dans son

ensemble de cette manière. C'est son induction sommative. Le reste, qui n'a pas encore été testé, reste en friche.

Naturalisme (physicisme, physicalisme). On essaie - afin d'être aussi strictement scientifique (c'est-à-dire opérationnel) que possible - d'élaborer le reste des sciences en termes physiques. Cela implique qu'un phénomène - pour être considéré comme un fait scientifique - doit présenter des preuves physiques (matérielles). C'est ce qu'on appelle le "physicisme" ou le "naturalisme". Ce principe s'applique aux phénomènes biologiques et humains. En ce sens, la physique devient la science fondamentale.

Phénomènes paranormaux. Il existe des phénomènes qui se heurtent encore à la résistance des sciences établies parce que les méthodes établies ne les intègrent pas à moins d'être mutilées. Ils sont donc qualifiés de "paranormaux" (situés en dehors du paradigme "normal" des sciences). La paranormologie est la science de ces données physiques, biologiques, psychologiques, sociologiques, économiques, artistiques et autres (de sorte que la parapsychologie n'en étudie qu'une partie et, si elle est menée à bien, implique une unilatéralité de méthode).

Preuves scientifiques. Les scientifiques reconnus réagissent de manière divisée à des faits résolument paranormaux :

a. de nombreux positivistes (qui ne reconnaissent que le "fait positif", - de préférence aussi matériel que possible - le fait prouvable), nient même les faits les plus évidents au nom de cet axiome ;

b. de nombreux scientifiques considèrent que même ces derniers faits sont "sans importance du point de vue de la physique, de la biologie et de la science humaine" ;

c. certains, comme W. James (1842/1910), les étudient. Cette multiplicité d'interprétations indique que le problème principal de la paranormologie est "Comment atteindre le stade de l'évidence scientifique ? Elle parvient à une certaine évidence, mais pas à une "évidence universellement acceptée". Conséquence : le degré inférieur d'évidence divise les opinions en "contre", "indécis" et "pour".

Phénomènes paranormaux physiques. En particulier depuis H. Thurston (1856/1939), *The Physical Phenomena of Mysticism*, London/Monaco, 1952-1, 1985-2, ainsi que *Surprising Mystics*, London, 1955, les phénomènes paranormaux physiquement vérifiables constituent une tâche, même et surtout pour les physiciens qui s'intéressent fondamentalement

à "tous" les faits physiques. La lévitation (l'inverse de la gravitation), les stigmates (taches hémorragiques sur le corps rappelant la crucifixion de Jésus (voir les stigmates de Padre Pio, qui ont fait l'objet de recherches approfondies), les phénomènes lumineux, les salamandres, etc.), les phénomènes lumineux, le salamandrisme (la peau ne brûle pas ou résiste à la brûlure), l'immortalité (les restes corporels ne se décomposent pas), le jeûne complet (abstinence complète et prolongée de nourriture), la multiplication des aliments, les odeurs, sont des faits matériellement vérifiables et relèvent donc fondamentalement du domaine de la physique. Et ce, avec des "preuves physiques", ce qui n'empêche pas la communauté des chercheurs établis de les "ignorer". Note : Si vous voulez en savoir plus, lisez par exemple P. Sbalchiero, *Dictionnaire des miracles et de l'extraordinaire chrétiens*, Fayard, 2002 (230 contributeurs, non-croyants compris, avec 830 articles).

Induction sommative.

a. Ce que l'on appelle la "physique" omet donc une partie des faits physiques, ce qui signifie que son induction concernant les phénomènes physiques n'est pas sommative. Elle ne peut donc faire des déclarations responsables que sur la partie étudiée et non sur la partie non étudiée.

b. Parmi les phénomènes paranormaux dits physiquement vérifiables, seuls certains physiciens - qualifiés de "francs-tireurs" - ont étudié de plus près certains phénomènes seulement, ce qui appelle à suspendre le jugement concernant le reste, la partie non examinée.

Conclusion. La physique a des limites.

1.1.5 "Privé" ou "certains" (pas tous / même tous)

Le fait. - Jevons, *Logic*, 58, dit : "Comme signes d'une proposition privée, il y a les mots de comptage indéfinis 'certains', 'quelques', 'beaucoup', 'la plupart' ou d'autres qui signifient 'en partie au moins'. O.c., 66, il dit : "Le lecteur doit se méfier d'une ambiguïté par laquelle même d'éminents logiciens ont été dupés. Dans les propositions "privées" (note : c'est-à-dire les jugements contraires), il faut lire attentivement le mot "quelque" ou "tout" comme "quelque et cela peut être moins ou plus ou même tous". Cela implique que "privé" ("quelque") peut parfois signifier "pas tous", puis "même tous".

La demande. Comment concilier cela ? Parce que "pas tous" est en contradiction avec "même tous".

Solution. Exemple bibliographique : A. Lalande, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, PUF, 1978-10, 743s. (privé) ; P. Foulquié / R. Saint-Jean, *Dict. de la langue philosophique*, PUF, 1969-2, 500 (Opposition), 515s. (Particulier).

- **Circonstanciel.** Certains" signifie "au moins deux" (et certainement pas "tous"). Privé" signifie "ce qui n'est pas public", comme dans "Les intérêts privés entrent parfois en conflit avec le bien public". Dans "Un particulier peut acheter ce terrain", "privé" signifie "peu".

- **Théorème des collections.** Au sein d'une collection (et à sa manière au sein d'un système), "privé" signifie "pas toutes les copies (resp. parties)". Ainsi, "certains triangles sont des triangles rectangles" : "certains triangles sont des triangles rectangles". C'est-à-dire : "pas tous" les triangles. C'est ainsi que parle le langage circonstanciel. Aussi I. Kant (*Kritik der reinen Vernunft* (1781-1)). Entre "tout" (universel) et "tout non (aucun)" se situe "non-tout" (particulier), où précisément "un" (singulier), est une instance de "non-tout".

- **La logique.** On suppose le schéma suivant concernant les jugements qui sont "opposés" ("contraires"), c'est-à-dire qui ont le même sujet et le même énoncé mais qui diffèrent en quantité ou en étendue (ici distributivement : tous, certains, certains pas, aucun) et en qualité (ici : affirmation (modèle) ou négation (contre-modèle) (voir aussi 2.1.1.).

Note : Les scolastiques ont dérivé A (tous) et I (certains (bien)) de "affirmare" ("confirmer") et O (certains non) et E (aucun) de "nego" ("je nie"). Une vue d'ensemble :

Tous les élèves sont présents	(A) Tous	universellement affirmatif
Certains élèves fréquentent	(I) certains le font	privé affirmatif
Certains élèves ne fréquentent pas	(O) certains ne le font pas	privé négatif
Aucun élève n'est présent	(E) aucun	universellement négatif

Ainsi, A (tous) et I (certains présents), et O (certains non présents) et E (aucun présent) diffèrent en quantité. Ainsi, A (présent) et O (non présent), et I (présent) et E (non présent ou non présent) diffèrent en qualité.

Dans le cadre ci-dessous, "privé" signifie "au moins un". Ce qui n'exclut pas "plusieurs" ou même "tous". Dans ce cadre, "quelques" signifie "pas en nombre de spécimens ou de portions spécifiés". Nous obtenons :

Alle leerlingen zijn aanwezig. (universeel bevestigend) (alle: model)	(A)	contrair	(E)	Geen leerlingen zijn aanwezig. (Universeel ontkennend). (Alle niet (geen: tegenmodel))
	s	Contra- dicatorisch	s	
	u		u	
	b		b	
	a		a	
Sommige leerlingen zijn aanwezig. (Particulier bevestigend). (Sommige wel)	(I)	subcontrair	(O)	Sommige leerlingen zijn niet aanwezig. (Particulier ontkennend). (Sommige niet).
	n	Contra- dicatorisch	n	
	r		r	
	t		t	
	e		e	

Note : Comme indiqué ci-dessus, A avec E est appelé un "jugement contraire" ; I avec O un "jugement subcontraire". A avec I, et E avec O sont appelés "jugements subalternes". A avec O, et I avec E enfin, sont appelés "jugements contradictoires".

Synecdoque. (2.4.) La synecdoque dit "privé" (comme dans le langage du discours et de la théorie des ensembles où "privé" se distingue de "singulier" d'une part et d'"universel" d'autre part mais lui est ordonné théoriquement) mais signifie "au moins "un" (singulier), oui, "plusieurs" (privé) ou même "tous" (universel), précisément en raison de sa cohérence. Ceux qui "disent" un membre du contexte sur la base de la similitude ou de la cohérence, mais "signifient" l'autre membre, commettent un trope appelé "synecdoque". Ainsi, sur le plan linguistique, le même terme "privé" ("certains") peut signifier doctrinalement "pas tous" et logiquement "au moins un / plusieurs / tous".

1.1.6 Termes abrégés par des symboles

Ce terme se compose d'une métaphore, à savoir "raccourcissement", car le "raccourcissement des symboles" est un type de raccourcissement, et d'une métonymie, à savoir "symbole", qui ne ressemble pas à "raccourcissement" mais lui est apparentée comme suit : "au raccourcissement des symboles".

Un exemple concret. W. St.Jevons, *Logica*, Utr / Antw., 1966, 5 et surtout 50/52, donne le modèle concret suivant. Circonstancier : si l'on multiplie la somme de deux quantités par sa différence, il s'agit de la différence entre ses puissances secondes. Les symboles algébriques l'abrègent en : $(a + b)(a - b) = a^2 - b^2$. Jevons : "Avec ce produit, nous travaillons dans l'obscurité ou le "symbolisme". Nous utilisons les lettres a et b selon certaines règles fixes, mais sans rien savoir de ce qu'elles signifient, et sans nous en soucier". Nous allons maintenant développer ce point.

Le couple "intuitif/symbolique". Jevons éclaircira notre problème de raccourcissement des symboles sur la base de ce couple d'opposés. Intuitif" signifie quelque chose comme "facilement compris avec la pensée de l'esprit commun". Ce faisant, il affirme que tout symbolisme part d'une intuition minimale - essentielle. Ainsi, des concepts tels que "carré" ou "hexagone" sont intuitifs, mais des concepts tels que "mille-coins" ou "la différence entre une figure à mille côtés et une figure à mille et un côtés" sont intuitivement si vagues que seule leur signification intellectuellement définie reste "sensible". D'autres concepts purement intelligibles sont par exemple "zéro", "contradictoire" (par exemple un arc rectiligne ou une douleur non ressentie), "néant" (certainement dans le sens ontologique du "néant absolu" qui n'est absolument rien). Dans le langage de Jevonsil s'agit de termes "symboliques".

Remplir (interpréter sémantiquement) les symboles.

Prenez "Tous les nombres inférieurs à 2".

Symboliquement : "Pour tous les nombres x tels que $x < 2$ ". Cette dernière expression peut être complétée sémantiquement, c'est-à-dire concrètement, par exemple par " $-4 < 2$ ". Tous les termes abstraits, c'est-à-dire résumant des données concrètes, peuvent être "remplis" de cette manière. Ce que nous souhaitons à présent clarifier brièvement.

Jevons dit que nous travaillons dans l'obscurité et que nous ne nous soucions pas de la signification des symboles, une fois qu'ils sont interprétés sémantiquement. Il a peut-être raison, mais nous pensons qu'une clarification est nécessaire. La lettre - en fait, le "chiffre lettre" - " x " ne se remplit pas. Seuls les chiffres inférieurs à 2 peuvent être remplis. Cela signifie que le sens concret est effectivement "ne pas rester dans l'obscurité".

Mais il y a plus. Les termes raccourcis par des symboles obéissent exactement à la même règle. Dans la phrase "Toutes les fleurs de cette plante sont jaunes. Eh bien, ces fleurs proviennent de cette plante. Donc ces fleurs sont jaunes", des termes comme "fleurs" ou "jaune" ou même "de cette plante" sont des termes abstraits, dans la mesure où, dans un exposé de logique, le raisonnement ci-dessus est récité comme démonstratif. Ils sont présentés comme "remplaçables" et donc immédiatement "remplissables" par d'autres termes logiquement équivalents. Ainsi : "Toutes les pierres de cette montagne sont en granit. Or, ces pierres proviennent de cette montagne. Ces pierres sont donc en granit". En termes de pensée logique, il n'est pas simplement désespérément nécessaire de réduire tous les termes à des symboles abrégés afin d'apprendre à penser logiquement "avec précision" - "akriboos" en grec ancien. Par quoi ? Parce que notre esprit, lorsqu'il est correctement guidé, saisit avec précision les termes abstraits dans et à travers les termes concrets. C'est ce que fait l'esprit commun tout

au long de sa vie. Certes, les "symboles" abstraits sont plus puissants sur le plan informatique, mais, comme l'insinue Jevons, ils présupposent une connaissance de la réalité. insinue, ils présupposent quelque chose d'intuitif.

Sous cette forme simplifiée, la logique naturelle symbolisera par exemple un jugement par "S (sujet, objet) est P (prédicat)" ou exposera structurellement un raisonnement comme suit : "Si VZ 1 et VZ 2, alors NZ (logiquement valide)". Mais ce n'est que lorsqu'elle est "remplie" que cette "formule" (diminutif de "forma") commence à "vivre". Ne serait-ce que parce que même les logisticiens ont appris à penser concrètement avant d'en arriver à des "formules" abstraites, même de leur vivant. Soit dit en passant : Hegel n'a-t-il pas dit qu'un terme abstrait est d'une "richesse infinie" en ce qui concerne les interprétations ?

1.7. Cette particule résume

La logique traditionnelle suit la classification d'Aristote. La logique spéciale commence par la théorie des concepts. Un concept est la réalité dans la mesure où il est donné dans notre esprit. Les concepts ont un contenu et une portée. Plus le contenu est pauvre, plus l'étendue est grande. Par exemple, le concept de fille se réfère à toutes les filles. Plus le contenu est volumineux, plus la taille est réduite. La "fille aux yeux bleus" ne concerne qu'une partie de "toutes les filles". La taille peut être distributive. Elle renvoie alors à une collection. La portée peut également être collective, auquel cas elle fait référence à un système. Dans la logique classique, le concept est considéré comme général. La conception romantique de la "compréhension" met l'accent sur le singulier ou l'individuel.

L'antonomase s'intéresse aux descriptions. Celles-ci peuvent se référer à la similitude ou à la cohérence.

La logique n'est concevable que parce que nous pouvons parler en termes généraux, en universaux.

La physique exige des preuves physiques à partir de données. Cela implique d'intégrer les phénomènes paranormaux dans la physique, mais seulement de manière mutilée. La science naturelle ne peut faire des déclarations responsables que sur ce qui a été étudié et non sur ce qui n'a pas été étudié. La physique est donc limitée.

Les mots de comptage indéterminés présentent un différentiel, allant de tous les oui, à certains oui, certains non, jusqu'à aucun. Les jugements peuvent varier en quantité et en qualité.

Dans leur négation, les jugements peuvent être contraires, subcontraires, subalternes et contradictoires.

Jevons affirme que nous utilisons des concepts raccourcis par des symboles sans nous soucier de leur signification. Ce faisant, il affirme que tout symbolisme part d'une intuition minimale - essentielle

Selon lui, les symboles peuvent être si vagues que seule leur définition intellectuelle peut encore "faire sens". On peut noter ici que notre esprit, par le biais de termes concrets, saisit des termes abstraits. Il n'est donc pas toujours nécessaire de les réduire à des symboles abrégés pour nous permettre d'y penser avec précision.